

ECRITURES

Voyage dans une Singulière partie des Cévennes

Le vent se leva successivement par vagues houleuses, au fur et à mesure que l'air se refroidissait doucement. Avec lenteur, il parvint, au terme de la lutte des éléments, enfin apaisés, à s'établir pour durer, en faisant tout d'abord frémir le feuillage dru des arbres verts que cette partie du village avait laissé croître harmonieusement, puis adoptant un rythme soutenu dans ses souffles qui se dispersaient dans l'atmosphère, circonscrite à cet endroit ; sans doute, les habitants du lieu connaissaient-ils les mouvements invisibles de l'air qui se dégageait chaque jour sur les hauteurs, de telle sorte que l'emplacement des arbres correspondait à un passage précis du vent, ainsi maîtrisé. La personne qui m'indiqua la singularité du village, me fit la remarque suivante, sur un ton ambiguë, de sorte que je doutai sur l'interprétation à cette indication :

« là-haut vous aurez du vent ! »

Rencontrerai-je des animosités locales à ma présence (simple séjour écourté), sachant que l'écriture reste encore un sujet redouté des élus, psalmodiant sous de simples imprécations de sorcellerie : « pourvu qu'il n'écrive rien sur Nous ?! » Aussi étrange que cela pût apparaître, à vous ou bien à d'autres, selon la grille de lecture adoptée pour en déchiffrer les arcanes qui s'y dissimulent, le vent, Moi, je grandis avec lui et dans lui ! Que ce fût celui de l'Afrique Orientale, connue il y'a déjà fort longtemps, ou celui des rives de la Méditerranée, où mes bagages se posèrent, à mon corps défendant, le vent est une aubaine ! Un bienfait de la Nature ! Une question, cependant, se posa durant longtemps, en ce qui concerne son origine : le vent est-il un souffle ou une aspiration ?

La seule originalité, ici, en ce lieu perdu, était ce vent qui semblait arriver des tréfonds des vallées, issues du département, où la rencontre des courants de l'air se fût produite naturellement, comme dans l'ouverture d'un entonnoir qui rejetait, ici, tout son contenu ! On sait que le sens du vent influe sur les constructions des toitures qu'il faut orienter selon une direction, laissant aux courants d'air, glisser sur les battisses et monuments, de sorte à faciliter les évacuations des eaux de pluie ; au mieux les récupérer pour les jardins et les cultures agricoles, voire remplir les abreuvoirs des animaux. De plus, inscrites dans les constructions architecturales respectant scrupuleusement la suite du Nombre d'Or, l'optention d'un bâti est conçu pour résister à toute épreuve du temps ; mais pas des destructions dues aux guerres subies depuis toujours. Le vent peut même être canaliser à des fins constructives ; en ce sens que son utilisation, partiellement maîtrisée, revêt des caractéristiques causales aux services des sociétés. L'Afrique exploita longtemps sa force et ses effets contre des chaleurs torides, sous des formes qui, effectivement, ont complètement échappé aux sociétés occidentales, pour des raisons évidentes de climat tempéré ; aujourd'hui encore !

De surcroît le vent, vénéré chez les Grecs anciens, sous le nom de Eole, fut un Dieu parmi tant d'autres. Anthropomorphisme permettant de lui donner un visage vivant auprès des hommes, à dessein de nourrir une crainte permanente de leur part !

Ce vent, donc, représentait à la fois une agréable opportunité pour rafraîchir les journées très chaudes de l'été, notamment dans la journée, et garantissait une protection contre tout mouvement dénaturé par le climat qui, ici aussi, devenait de plus en plus capricieux, au pis indomptable : les orages non seulement étaient devenus plus violents, mais ils arrivaient rapidement, prenant toujours de court quelques septiques sur la capacité de leur force déployée violemment : témoignage factuel de la volonté à faire fléchir toute opposition à la réalité. Les eaux alors chues, suivaient des canalisations aménagées pour que l'eau rejoignît les terres de culture, lors des saisons pluvieuses abondantes. La pluie ruisselait alors dans les ruelles, frappant les parois des maisons, au niveau de leurs soubassements, nettoyant ainsi le village, des toitures jusqu'aux rues.

Les nuits étrangement étaient fraîches, de sorte que les habitants, ici, à plus de six cents mètres d'altitude (une inscription sur la fontaine de la place principale du village, indiquait l'altitude) sortaient le soir avec une laine placée sur les épaules, afin d'atténuer cette fraîcheur que le corps ne supportait plus, en cette saison où il est constamment exposé aux intenses chaleurs du soleil. Mi-juin, juillet, août et jusqu'à septembre, le temps restait chaud, en déclinant vers les premiers froids de la fin du neuvième mois du calendrier. C'est le temps qui annonçait les changements de saisons. Quand le froid viendra prendre sa villégiature durant au moins six mois, tout sera organisé pour l'accueillir comme un étranger de passage. Ici, plus que dans d'autres villages, il suffit de se présenter au maire pour qu'il vous tende la main ! On serait presque dans une scène du tableau de « La Rencontre » dans le « Bonjour Monsieur Courbet », à l'Exposition universelle de 1855, à Paris ! Il faut voir cette œuvre picturale pour comprendre comment se saluaient les gens à l'époque. L'hypocrisie ne transparait pas chez Ces Gens d'Ici.

Malgré mes observations durant mon enfance, moi, je ne connaissais rien de l'automne, bien qu'il fût facile d'imaginer les premières tombées des feuilles, en partie, déjà advenues dans ces derniers mois d'été, avant l'avènement de cette saison, les arbres dénombrés entre les platanes, les chênes et les Érables sycomores, présents sur ce pan étendu de la place, autrefois ligne de chemin de Fer, de nos jours abandonnée, sans omettre d'autres feuillus qui peuplaient les montagnes alentours, où l'on reconnaissait distinctement de loin, les Fresnes, hauts, majestueux et robustes au milieu d'une forêt drue où les branches des arbres s'entremêlaient les unes aux autres, construisant des entrelacs de verdure épaisse, quelquefois infranchissable. Des pins sylvestres s'élevaient de-ci, de-là, parmi les bois de quelques résineux.

Les chasseurs avaient su se frayer des chemins à travers cette jungle cévenole que seuls les autochtones connaissaient par habitude. Les traces de leurs souliers avaient creusé la terre, la compactant par le tassement des allées et venues régulières. Ces sentiers avaient fini par devenir des itinéraires officiels que les rares visiteurs-promeneurs empruntaient, sans avoir à s'assurer de la fiabilité du parcours qui avait certifié son tracé, par l'usage fréquent des rares personnes, en connaissant les méandres. La pierre, la terre et aussi le sable mélangé à de la chaux étaient parvenus à avoir raison des difficultés des terrains accidentés où se furent érigés les maisons qui composaient l'endroit ! C'est simple, la route qui montait jusque là-haut, s'arrêtait dans les hauteurs. Elle stoppa sa course intentionnellement de sorte à faire comprendre que la continuité de l'itinéraire se parcourt à pied !

Le temps de m'imprégner de ces montagnes basses, le lieu me fut familier et devint très vite une lassitude (ce détail tant à dépeindre ma nature qui recherche éperdument un seuil de terre inconnue). J'avais parcouru le village en son centre, allant jusqu'à l'ancienne école, intacte dans son mobilier ! La fontaine coulait toujours et les ruelles silencieuses se rejoignaient tout autour des maisons bâties de pierre. Deux édifices religieux notifiaient les appartenances aux deux religions exercées, ici, durant des siècles : Catholiques et Protestants combattirent les uns contre les autres avec cruauté pour le même Dieu ! La rédition de l'Edit de Nantes en fut la cause.

Je songeais donc, déjà, à d'autres coins de nature isolée, tout en bénéficiant de la proximité des villages où j'eusse trouvé tout ce que j'attends de la civilisation contemporaine. Un boulanger avec quelques viennoiseries succulentes, où quelques pâtisseries tenteraient de séduire le chaland de passage auquel, paradoxalement, je ne m'identifiais pas. Un point d'eau, si possible sourdant d'une fontaine ancienne où les villageois se rendraient chaque jour. Hélas ! Leur disparition est bel et bien la preuve que l'eau se raréfie et devient une pépite ! Quant aux petits commerces, les sociétés les ont fait disparaître, au nom du progrès encensé par des élus peu scrupuleux d'en préserver l'existence. Quant aux Millefeuilles, pâtisserie exceptionnelle dans sa confection, il devait adopter une certaine proportion, dans les compositions traditionnelles d'usage. Figeac en admet Un sortant du Lot dans sa présentation originale et son goût excellent... Je le regrette nostalgiquement...

En fait, je ne me souciais guère de l'accueil qui revêtait des faux principes, aujourd'hui désuets, à l'aire numérique, proche d'une Intelligence Artificielle, loin de pouvoir accomplir des prouesses humaines. Point de bonjour, formule de politesse sujette à caution selon les endroits où l'on se rend, en général. De surcroît, selon les lieux indiqués, voire recommandés, où vous vous aventurez, les formules de politesses ne sont pas comprises et peuvent selon les personnes être très mal interprétées. Le silence reste la meilleure position à préserver des mauvaises réponses. L'expérience démontre que toutes rencontres n'est pas forcément de bonne augure...

Toute une vie communale avait disparu, dans toute la France. Rares seront les épiceries de proximité, assurant à la fois, un service de commerce de bouche, de boisson, de droguerie et de l'alimentaire. Sans omettre les services postaux, très attendus de la part des vieilles gens. Faudra-t-il donc vieillir dans le dénuement consumériste ? Nous ne pourrions y survivre ! La simple vue du facteurs rassure les habitants qui ne se sentent tout simplement plus isolés.

Comme à l'accoutumée, je sentais le moment de partir, me convainquant que je n'avais plus rien à faire ici. Certes la nature était belle, gorgée de sève, épanouie et radieuse à souhait pour celui qui l'écoute respirer patiemment ! Comme avec la compagnie d'une femme, la patience devient alors cardinale dans la vie des couples qui aspirent à durer dans le temps de leur amour, souvent éphémère !

En fait, ce qui m'étonna le plus, là haut, fut la propreté du lieu. Une épicerie existait dans l'ancienne gare où un four à pizza fonctionnait pour le plaisir de tous. Rien ne leur manquait ! D'ailleurs de quoi auraient-ils besoins de plus qu'ils ne possédaient déjà ?! Les légumes se cultivaient sur place. Les poules fournissaient des œufs et le gibier annuel comblaient les viandes de commerce. Des repas étaient souvent organisés, durant des fêtes et quelques prétextes pour partager des victuailles préparées par les habitants du petit hameau. De surcroît, ici, plus qu'ailleurs, tout le monde se chauffe au bois.

Je savais que ma mémoire consignerait ce séjour, là haut. J'avais d'autres destinations où quelques choses se déroula, jadis : une espèce de rendez-vous avec des événements mais rien de vraiment personnel à partager. Des histoires archivées par l'actualité d'une époque m'eussent destiné à entreprendre un autre voyage dont je ne nourrissais aucun enthousiasme à l'idée d'être déçu de ce que je rencontrerai.

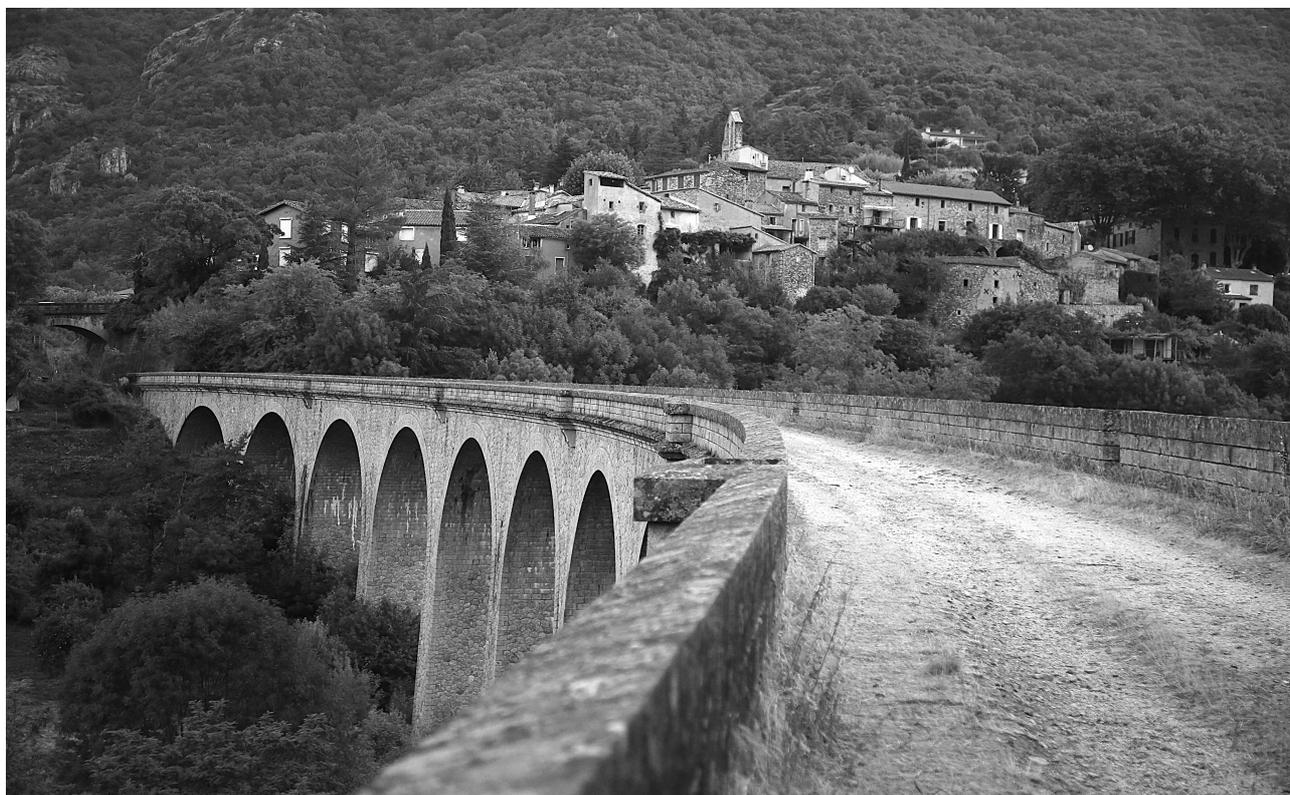
Les quelques photographies prises aux heures du jour à peine levé, me représentent ce lieu-ci comme un havre où j'eusse pu vivre, en une autre époque, à un autre âge surtout ! L'idéal en moi demeurait intact pourtant. Il faudra continuer de parcourir les chemins jusqu'à la mort, en espérant qu'elle vienne me faucher en marchant, si elle ose ! Pour lors, l'automne approche à petits pas. Le froid sera-t-il au rendez-vous des mois nimbés de nuages gris qui masquent le ciel bleu de l'été enfui ? Les Quatre Saisons de Vivaldi se prêtent fort adroitement à leur description musicale qui tend à en illustrer des tableaux colorés, où seul le vent ne peut être représenté.

Jean Canal, en ce mois de septembre 2025

Fin

*« Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme. »*

Mars 1870 Arthur Rimbaud.



Photographie Jean Canal. Le petit village.

Il existe tout un panorama de photographies sur ce lieu que j'ai pris soin de préserver du temps. Elles incarnent le village sous des angles différents, en préservant l'ancienneté de leur construction. Pierres, voûtes, arches, parvis d'églises, ainsi que la place centrale et surtout la gare encore debout que les habitants entretiennent. J'ai pu photographier la salle de classe ; les édifices religieux étant fermés, ils ne pourront figurer dans mon album de campagne. Il me rappela tout simplement un autre village où je me rendis, durant mon enfance et une première partie de ma jeunesse : Barre des Cévennes. En ce lieu, j'allais jouer avec le fils du Gendarme, dont la Gendarmerie était situé à l'époque, au centre du village. Nous pêchions les truites à la main et capturions les écrevisses, en ces jours-ci disparues, par amusement. Les vaches remontaient la rue principale, seules jusqu'à l'étable, le soir. Il y avait à l'époque une seule télévision située dans le café du coin, situé en face d'une fontaine qui coulait jour et nuit (inutile de vous préciser que l'eau était buvable...). Voilà, un écrin de souvenirs quelque peu perclus dans un coin de ma mémoire qui ouvre mes archives, le cas se présentant...

A suivre, selon l'inspiration et les dispositions à romancer une simple visite ailleurs... inscrite dans le souvenir. A corriger, voire augmenter et enfin conclure ! Ecrire sur la hauteur d'un lieu qui marque l'esprit ne présente pas forcément une caractéristique positive... Nous sommes dans une ébauche romanesque qui se limitera à ces quatre pages.

Pourquoi avoir cité Rimbaud, plus qu'un autre ? Parce que son évocation fut ressentie par moi...